

Tendances récentes de la recherche en rhétorique

François PROVENZANO

1. Difficultés de la rhétorique : historicité, actualité, frontières

Chacun sait combien il est périlleux de prétendre livrer un compte rendu panoramique des travaux récents liés à un champ disciplinaire particulier. En effet, ce genre d'exercice repose toujours sur une sélection dont il serait particulièrement complexe d'explicitier tous les critères : certains relèvent de la conception que l'on se fait de la temporalité propre à l'activité scientifique (et qui orientera le choix de ce que l'on qualifie de « récent ») ; d'autres touchent à la définition de ce que représente une « rupture », « une nouveauté », ou au contraire une « reprise », un « prolongement » entre différents paradigmes disciplinaires ; d'autres encore concernent, bien évidemment, les intérêts particuliers et le parcours spécifique de celui qui se livre à l'exercice, et dont le point de vue, toujours situé, ne peut se prévaloir d'une position de surplomb qu'au prix de très nombreux artifices.

Toutes ces difficultés sont particulièrement exacerbées dans le cas d'espèce que représente la discipline rhétorique ; elles représentent toutefois, dans le même temps, des développements de recherche bien spécifiques.

Multimillénaire, la rhétorique s'inscrit dans le temps long de la civilisation occidentale, au point que son historiographie constitue elle-même l'une des principales modalités (peut-être même la plus légitimée) par lesquelles elle existe dans le paysage scientifique. Depuis l'entreprise de synthèse dirigée en 1999 par Marc Fumaroli (dir., 1999), il n'y a pas un manuel d'introduction à la rhétorique qui ne commence par situer l'archive de la discipline. Dans les deux volumes que l'imposante série systématique *Handbücher zu Sprach- und Kommunikationswissenschaft* a consacrés à la rhétorique (et à la stylistique) (Fix, Gardt & Knappe, dir., 2008-2009), de nombreuses contributions s'attachent à montrer l'importance de la rhétorique (comme théorie et comme pratique) dans l'histoire de l'enseignement depuis l'Antiquité grecque. La prestigieuse maison Les Belles Lettres a quant à elle publié, de l'érudit Wilfried Stroh, *Une petite histoire de la rhétorique dans la Grèce et la Rome antiques* (Stroh 2010), qui insiste par ailleurs sur l'actualité de la discipline. La rhétorique permet ainsi aux perspectives historiographiques de mettre l'érudition au service d'un éclairage parfois très politique sur des enjeux contemporains. C'est notamment une telle lecture actualisante qu'autorisent la somme de Francis Goyet (2000) et, plus récemment, dans une perspective plus ouvertement politologique, la traduction donnée à l'ouvrage de Sophia Rosenfeld (2011) sur la notion de sens commun.

L'historicité intrinsèque de la discipline rhétorique conduit aussi à évaluer différemment ce qu'on considère comme des nouveautés, voire des ruptures, dans ce champ disciplinaire qui semble fait pour ne connaître que des « renaissances ». Ainsi, après Ruth Amossy et Roselyne Koren (dir., 2002), Marc Angenot, Marc André Bernier et Marcel Côté (dir., 2016) font aujourd'hui paraître un collectif autour de Perelman et de son actualité. Cette actualité touche autant aux perspectives théoriques qu'aux dimensions appliquées propres à la rhétorique perelmanienne. Il est frappant de constater à quel point le label rhétorique est aujourd'hui brandi par des initiatives visant, ni plus ni moins, à renouer avec le projet pédagogique (et politique) de l'*humanitas* antique, et s'en donnant les moyens. Ainsi de l'ambitieux projet porté par Emmanuelle Danblon, Victor Ferry et Benoît Sans autour des exercices de la rhétorique antique, que cette équipe de l'ULB se propose d'actualiser dans les écoles d'aujourd'hui, selon une véritable démarche expérimentale : au contraire des approches normatives, les chercheurs prônent ici l'exercice d'un regard technique sur l'argumentation et sur la diversité des preuves possibles sur un même sujet, avec l'objectif d'une éducation à la citoyenneté démocratique¹.

En contrepartie, la branche figurale de la renaissance rhétorique ne semble pas faire l'objet d'une même reprise d'archive. En réalité, les travaux sur les figures sont tout aussi nombreux, voire plus nombreux, que ceux sur la tradition perelmanienne, mais ils se présentent moins comme des re-propositions de cadres

¹ Voir notamment le dossier d'articles récemment paru dans la revue *Exercices de rhétorique*, et en particulier l'introduction : Ferry & Sans 2015.

théoriques déjà éprouvés en rhétorique (antique, classique ou « renaissance ») que comme des déplacements de perspective qui projettent la rhétorique figurale vers de nouvelles problématiques et de nouvelles méthodes (voir *infra*). Par ailleurs, on n'y trouve pas vraiment de volet applicatif similaire à celui qui caractérise la renaissance de la rhétorique argumentative.

Historique, actuelle (ou actualisée), la rhétorique est également insituable, ce qui complique ultérieurement la tâche de celui qui voudrait pouvoir se situer par rapport à elle. Constitue-t-elle vraiment une branche des sciences du langage ? Ou bien serait-elle elle-même la science du langage intégrative par excellence, à laquelle seraient subordonnées les diverses linguistiques (socio-, psycho-, neuro-, énonciative, cognitive, textuelle, etc.) ? Dans cette option plutôt hégémonique, quels liens entretiendrait-elle avec ces autres *super*-disciplines que sont la sociologie, la philosophie, la sémiotique, l'anthropologie ? Peut-elle vraiment dialoguer avec elles à parts égales ? Ou bien la gamme des phénomènes qu'elle prend en charge ne constitue-t-elle qu'une province bien circonscrite de ces continents que représentent les connaissances sur le Social, le Vrai, le Sens, l'Homme ? Quelles compatibilités et incompatibilités épistémologiques organisent les rapports entre ces continents disciplinaires ? Autrement dit : quelles conceptions du Social, du Vrai, du Sens, de l'Homme donnent une place à une conception du Discours efficace — si c'est bien cela dont on veut faire le noyau de l'investigation rhétorique ? Et si l'actualité de la rhétorique était précisément liée à cette double fonction de mise en crise et de rassemblement disciplinaire, sur le fond d'une demande sociale, toujours plus forte, de justification des *humanités* ?

En adoptant une conception moins hégémonique, mais plus technique de la rhétorique, on devra alors se demander la place que ses concepts et ses clés de lecture spécifiques occupent au sein de l'histoire et de la théorie littéraires (notamment en voisinage toujours actuel avec la stylistique), ou au sein de tous ces découpages sectoriels qui constituent aujourd'hui la mosaïque de l'analyse du discours (publicitaire, institutionnel, médiatique, politique, etc.). S'agit-il, comme le défend notamment Ruth Amossy (2000), d'épouser l'épistémologie générale de l'AD pour se réserver la branche de la « dimension argumentative » des discours ? Où s'arrêtent exactement les frontières de cette « dimension argumentative », par rapport à d'autres phénomènes discursifs qui ne relèveraient pas de la rhétorique² ?

Que dire encore de la frontière entre le verbal et le non-verbal : depuis le plaidoyer de Roland Barthes (1964) pour une « rhétorique de l'image », la rhétorique a bien été transposée à l'analyse du visuel, sans pour autant que cette transposition ait connu le même succès de labellisation que la *sémiotique* visuelle³, qui semble bien avoir désormais solidement occupé le terrain.

En termes de frontières, il resterait enfin à compliquer ultérieurement le paysage en faisant intervenir les distinctions géographiques, qui colorent très différemment ce qu'on entend par *rhétorique* dans la tradition francophone, dans celle germanophone ou dans celle anglo-saxonne. À cet égard, et pour ne mentionner qu'un seul aspect, il nous semble que la résistance académique française aux *Cultural Studies*, et sans doute plus généralement aux divers héritages de la théorie critique, a

² Sur tous ces débats, voir en particulier les deux premiers dossiers de la revue *Argumentation et analyse du discours* [en ligne], consacrés respectivement à *L'Analyse du discours au prisme de l'argumentation* (Amossy & Koren, dir., 2008) et à *Rhétorique et argumentation* (Id. 2009). Ces mêmes questions de frontière se posent assurément avec la pragmatique, quoiqu'ils s'explicitent cependant beaucoup moins dans leur actualité, dans la mesure où les tenants de la pragmatique semblent avoir intérêt à limiter le statut de la rhétorique à celui d'une archive historique, d'une « tradition » qui a « légué » son héritage : dans le récent *Dictionnaire de pragmatique*, la brève entrée consacrée à la rhétorique règle la question en ces termes : « Art par excellence de la persuasion rationnelle et de l'argumentation, le legs de la tradition rhétorique s'avère déterminant dans la genèse des différentes théorisations en pragmatique, du fait de l'importance du paramètre discursif, du rôle des sujets, et de la fonction que tient le contexte dans le tissage de la communication » (Longhi & Sarfati 2011, p. 141).

³ On s'avisera que, tandis que le terme *rhétorique* est central dans son ouvrage-jalon de 1970 (*Rhétorique générale*), le Groupe μ choisit résolument, dans la suite de ses travaux, d'inverser le rapport hiérarchique entre la rhétorique et la sémiotique : le *Traité du signe visuel* porte en sous-titre *Pour une rhétorique de l'image* (Groupe μ 1992), tandis que la dernière grande synthèse théorique livrée par le Groupe μ (2015) réserve à la rhétorique le statut de « partie créative des systèmes sémiotiques » (*ibid.*, p. 473), ce qui n'est pas rien, mais qui situe l'activité rhétorique, en la comparant notamment à l'activité scientifique, *par rapport* à un système sémiotique plus fondamental.

pu priver la rhétorique d'un terrain où elle s'épanouit ailleurs sans trop de complexes, en lien avec les questions relatives aux médias, aux identités, au pouvoir⁴.

Ces dernières considérations nous amènent à ajouter une quatrième difficulté à l'exercice panoramique auquel nous nous livrons ici : sans doute plus que toute autre discipline, la rhétorique souffre d'une grande instabilité du rapport entre son signifiant et son signifié. Pour le dire autrement, le mot *rhétorique* ne coïncide pas toujours avec la chose, de même que la chose « rhétorique » se présente parfois sous d'autres étiquettes, de sorte qu'il y a sans doute autant de crypto-rhétoriques que de pseudo-rhétoriques. Notre intention n'est pas ici de faire la police de ces usages, mais plutôt de poser le constat d'un double flottement paradoxal : l'aura du terme *rhétorique* peut servir à masquer une incertitude définitionnelle, dans la mesure même où cette aura le rend inapte à dénommer légitimement un secteur disciplinaire qui voudrait s'établir fermement dans le champ du savoir⁵. L'irrésistible essor d'une *réductologie* qui prend pied dans le paysage académique nord-américain⁶ est symptomatique de ce refoulement terminologique, en même temps que du besoin d'une grande discipline intégrative, qui mêle étroitement théorie et application, et qui soit en prise avec les enjeux (épistémologiques et politiques) propres à la maîtrise des techniques discursives dans l'espace public contemporain.

À cet égard, le développement des *humanités numériques* n'est sans doute pas étranger au retour à l'avant-plan des préoccupations pour la mise en forme des savoirs, et pour les conditions de leur élaboration et de leur circulation⁷. On a ainsi vu paraître tout récemment une *Rhétorique du texte numérique* (Saemmer 2015) qui se définit comme une « rhétorique de la réception » et se donne pour objectif d'« [é]tudier les figures de la lecture du texte numérique non pas comme des procédés rhétoriques signifiants par eux-mêmes, mais comme des potentiels anticipant sur des pratiques de lecture » (*ibid.*, p. 19). On notera que ce type de perspective réactive, pour l'appliquer à de nouveaux corpus, le programme d'une « rhétorique de la lecture » formulé jadis par Michel Charles (1977, 1995)⁸, et qu'elle permet également une « typologie inédite des figures » (Saemmer 2015, p. 19) : en définissant la figure comme une « préfiguration de pratiques de lecture » (*ibid.*, p. 112), elle en renouvelle nécessairement la taxinomie — sans doute davantage que les études plus directement ancrées dans l'analyse figurale classique (voir *infra*).

On voit donc que toutes ces difficultés liées à la définition disciplinaire de la rhétorique sont aussi les voies par lesquelles elle connaît aujourd'hui, sous des modalités certes flottantes, un développement croissant. Il reste que la rhétorique possède bien, par ailleurs, une dynamique interne plus stabilisée et mieux identifiable, dont on peut chercher à dégager quelques traits saillants.

2. Figures : les promesses de la pragmatique

Comme on l'a déjà signalé plus haut, l'étude des figures connaît un net regain d'intérêt, qui n'a cependant rien d'une reprise de l'archive léguée par les approches structuralistes. Trois grands axes complémentaires nous semblent organiser le champ des approches figurales. Il s'agit, d'abord, de faire droit aux configurations syntaxiques qui soutiennent la saillance figurale, sans les réserver aux seules figures dites « de construction »⁹. Ensuite, la théorie figurale trouve à s'articuler aux développements intenses de la linguistique énonciative. En définissant la figure comme une « mise en scène énonciative de points de vue », Alain Rabatel (2008, p. 14) invite à l'intégrer pleinement à la gamme des phénomènes qui portent la trace d'une activité énonciative, c'est-à-dire qui participent de la co-construction des systèmes de valeurs et des positions interactionnelles. Enfin, depuis le célèbre

⁴ À titre d'exemple, le département de communication de l'University of Washington propose tout un cursus d'études en « Rhetoric and Critical/Cultural Studies ». Voir notamment Rosteck (1999).

⁵ Les connotations péjoratives que le terme continue de charrier dans le sens commun ne sont pas non plus étrangères à ces effets d'illégitimation.

⁶ Voir le site de l'Association Canadienne de Réductologie (Canadian Association for the Study of Discourse and Writing) : <https://casdwacr.wordpress.com/>.

⁷ Voir notamment Berra (2015). Aurélien Berra est l'un des principaux théoriciens actuels des humanités numériques dans le champ francophone ; il est en même temps philologue classique spécialiste de la rhétorique grecque.

⁸ Voir *infra* la postérité possible de cette rhétorique de la lecture dans une étude des *cultures rhétoriques*.

⁹ Voir la place donnée à la notion de *configuration* chez Joëlle Gardes Tamine (2011).

Metaphors we live by de Georges Lakoff et Mark Johnson (1980) et le succès de la théorie des espaces mentaux (Fauconnier 1984), l'approche cognitive des figures a fait florès. Bien qu'elle tende à diluer la rhétorique dans la psychologie, cette approche connaît également des applications plus socio-politiques, comme en témoigne le récent dossier que la revue *Metaphor and the Social World* a consacré à l'impact politique des métaphores (Perrez & Reuchamps, dir., 2015).

Grammaire, énonciation et cognition : ces trois voies qu'explorent désormais ouvertement l'analyse figurale sont rassemblées par le label d'une « pragmatique des figures du discours », pour reprendre le titre de l'essai de Marc Bonhomme (2005) récemment republié, voire d'une approche discursive et contextualisante des figures¹⁰. Dans tous les cas, il s'agit désormais moins de décrire les opérations formelles et sémantiques par lesquelles la figure réalise un « écart », que de la saisir par la « saillance » qu'elle actualise dans l'environnement large et concret de sa production et de sa réception (en incluant dès lors les paramètres interactionnels, génériques, énonciatifs, cognitifs, argumentatifs, et tout ce qui assure à la figure sa fonctionnalité dans un discours donné).

Ce type de démarche synchronise indubitablement la rhétorique figurale sur les dernières avancées en linguistique du discours ; il reste qu'elle nous paraît introduire deux hypothèques qui en piègent un peu le développement et qui sont d'ailleurs intrinsèquement liées.

Premièrement, si l'attention s'est déportée de la figure à son contexte, il reste que l'analyse continue bien à *nommer* la figure elle-même, dans la mesure où celle-ci ne se réduit pas entièrement à la configuration énonciative qui la supporte ni à la fonction pragmatique qu'elle assume en discours. Du coup, c'est toute la taxinomie un peu désuète des figures qui continue malgré tout d'organiser les catégories d'analyse. On trouve bien des tentatives de nouvelles catégorisation et dénomination¹¹, mais l'impression demeure que l'inventaire des espèces figurales est un présupposé des approches contextualisantes, qui certes replacent ces phénomènes dans un cadre différent, mais sans vraiment remettre en cause la pertinence des catégories descriptives elles-mêmes¹².

Deuxièmement, il n'est pas sûr que, en passant de « l'écart » à la « saillance », on ait complètement réglé la question de la normativité ; il nous semble qu'elle soit plutôt déplacée, ou diffractée, du niveau du code linguistique vers celui des codes énonciatifs, grammaticaux et communicationnels. En effet, les caractéristiques de « variation exemplaire », d'« opacifi[cation de] la contexture des énoncés », et de « surdétermin[ation] [d]es échanges verbaux » (Bonhomme 2014, p. 42) impliquent bien d'être dégagées à partir d'une analyse qui les mette en contraste avec des formes énonciatives, grammaticales et communicationnelles non marquées. Le véritable chantier qui s'ouvrirait pour une pragmatique soucieuse de tirer toutes les conséquences de ses postulats serait dès lors de reconnaître le caractère généralisé du phénomène figural, quitte à dissoudre les catégories traditionnelles des figures pour les remplacer par une typologie des *gestes discursifs*¹³.

3. Argumentation : les avatars de la rationalité

La deuxième grande topique qui structure la recherche en rhétorique est naturellement celle de l'argumentation. Elle se connecte à la précédente dans des initiatives qui, comme celle d'un prochain colloque à Berne¹⁴, cherchent à cerner les usages argumentatifs de telle ou telle figure. Mais il faut bien reconnaître que les

¹⁰ Comme en témoignent notamment les collectifs suivants : Calas *et al.*, dir., 2012 ; Salvan, dir., 2013 ; Gaudin-Bordes & Salvan, dir., 2015.

¹¹ Voir notamment le dossier dirigé par Alain Rabatel sur les *Figures de l'à-peu-près* (Rabatel, dir., 2011), ou celui sur les figures de répétition (Magri-Mourgues & Rabatel, dir., 2015).

¹² Voir à cet égard la position exprimée par Catherine Fromilhague dans sa réédition de 2010 du manuel consacré aux « figures de style » : « Tout en ayant conscience de l'apport réalisé par l'analyse du discours, nous n'avons pas modifié nos propres cadres d'analyse, ce qui préserve la cohérence analytique que nous avons recherchée. Cette édition apportera donc une mise à jour de la bibliographie et des mises au point sur certaines figures qui intégreront les perspectives que nous venons de mentionner, sans que nous remettions en cause l'édifice premier. » (Fromilhague 2010, p. 9).

¹³ C'est la voie qu'explore le collectif Ltr13 (à paraître).

¹⁴ Colloque international « Les usages argumentatifs de la métaphore », organisé par Marc Bonhomme et André Horak, Université de Berne, 3-4 juin 2016 ; voir également Plantin (2011).

études argumentatives tendent plutôt à constituer une voie toujours distincte n'intégrant que marginalement les procédés de l'*elocutio* dans son champ de pertinence. L'enjeu des études argumentatives consisterait plutôt à dégager une conception de la rationalité humaine, un rôle du langage naturel dans la mise en œuvre de cette rationalité et, ultimement, une fonction culturelle pour l'activité argumentative.

Ainsi, dans la dernière livraison de la revue *Argumentation et analyse du discours*, Marianne Doury et Christian Plantin (2015) défendent, à partir d'une étude de cas centrée sur le traitement médiatique des résultats électoraux, une méthodologie d'analyse argumentative des discours ordinaires qui tend en somme à s'ajuster à la théorie rhétorique supposée par les partenaires de l'interaction, c'est-à-dire à prendre en compte, parmi les données, les normes adoptées dans l'interaction pour évaluer les discours d'autrui, ces normes étant elles-mêmes situables dans un « raisonnable » local, plus ou moins institutionnalisé (la cour de justice et l'assemblée politique étant les exemples canoniques). Dans le sillage de la « sociologie compréhensive » de Max Weber, les auteurs parlent d'une « approche compréhensive de l'argumentation » :

c'est-à-dire d'une approche qui prend en compte le sens que les interlocuteurs donnent à leurs activités argumentatives, les savoirs qu'ils construisent sur ces activités, et leurs intentions, telles qu'elles s'y manifestent. En particulier, nous prenons au sérieux et reconnaissons la valeur des évaluations réciproques qu'ils portent sur leurs activités argumentatives. (*Ibid.*, § 93).

Les propositions de Doury et Plantin nous semblent symptomatiques d'une mise à distance de la définition canonique de la rhétorique argumentative comme art de la recherche du consensus et comme évaluation unilatérale de cet art.

Cette mise à distance peut prendre des formes plus radicales : depuis *La Parole pamphlétaire* (Angenot 1982) jusqu'aux *Dialogues de sourds* (Angenot 2008) et *Apologie de la polémique* (Amossy 2014), il est en effet frappant de constater l'ampleur qu'a prise l'étude des discours polémiques dans le champ des études rhétoriques¹⁵, au point qu'une discipline qu'on a longtemps présentée comme l'étude des formes discursives de l'accord, s'affiche aujourd'hui elle-même en défense de la polémique : dans l'ouvrage cité ci-dessus, Ruth Amossy se prononce en faveur d'une « rhétorique du *dissensus* », à partir de cette question de fond, qui pointe avec évidence l'horizon politique des études argumentatives :

(...) dans un espace pluraliste, où les divergences d'opinions souvent profondes ont droit de cité, où les présupposés des uns et des autres mènent souvent à des logiques incompatibles, où à la raison universelle se substituent des régimes alternatifs de rationalité, où la délibération échoue fréquemment à assurer un consensus, quelles sont les fonctions sociodiscursives de la polémique ? (Amossy 2014, p. 43).

Le champ qui s'ouvre ainsi nous semble être celui d'une étude des *cultures rhétoriques*, sur lequel nous reviendrons plus loin. Gardons ici, d'une part, l'idée que les interactions rhétoriques doivent être rapportées aux normes sociales de mise en discours qui les valident dans une communauté donnée, et qui ne sont pas forcément universellement partagées, d'autre part, l'idée que ces interactions rhétoriques assument elles-mêmes des fonctions structurantes, souvent dissensuelles, au sein de l'espace public. L'ouvrage de Jérôme Jacquin (2014) sur la pratique du débat synthétise les modalités de la rencontre actuelle, sous le signe de l'argumentation dissensuelle, entre les sciences du langage et les sciences sociales.

Cela dit, cette réinscription du *polemos* au cœur du *logos* débouche également sur des perspectives autres qu'interactionnelles et sociopolitiques. Mathilde Vallespir et Marie-Albane Watine, dans leur introduction au collectif *La Violence du logos* précisent que leur perspective, inspirée notamment des travaux de Barbara

¹⁵ Voir l'imposant dossier bibliographique annoté rassemblé par l'équipe ADARR (sous la responsabilité de Sylvie Housiel et Maria Brilliant, avec la collaboration de Dominique Garand), sur le site de l'équipe : <http://humanities.tau.ac.il/adarr/fr/2013-01-31-10-45-33/le-discours-polemique>). Cet intérêt rejoint celui de la sociologie des sciences pour l'étude des « controverses » ; voir notamment Gingras (dir., 2014).

Cassin, privilégie la « violence sémiotique » dont le *logos* est porteur : « Une telle violence réside (...) l'inadéquation, ou l'adéquation seulement partielle du *logos* à ce qu'il a vocation à représenter. » (Vallespir & Watine 2013, pp. 30-31).

4. Tournant éthique et tournant émotionnel

Le tournant polémologique des études rhétoriques correspond, plus qu'à un élargissement ou une problématisation de la notion de *logos*, à un retour massif des catégories de l'*ethos* et du *pathos* comme clés d'analyse de l'efficace des discours. Il apparaît aujourd'hui évident que l'image de soi et que la gestion des émotions sont non seulement eux-mêmes des objets d'argumentation à part entière, mais constituent aussi bel et bien des *preuves* valides de l'argumentation ordinaire — valides parce que précisément validées par les normes sociales de mise en discours adoptées par les usagers.

Ces normes varient bien entendu selon les communautés discursives envisagées. La centralité retrouvée de la notion d'*ethos* tient pour une part à ce qu'elle s'ajuste à tout type de corpus et qu'elle permet ainsi de tracer un continuum entre les approches les plus sociologisantes et interactionnelles (dans la filiation *goffmanienne*), les approches les plus linguistiques (de Ducrot à Maingueneau), fidèles à l'idée d'une « image d'auteur » construite discursivement¹⁶ et libérée de l'intentionnalité persuasive que lui prêtait la rhétorique classique, enfin les approches qui s'attachent à ce que José-Luis Diaz a nommé les « scénographies auctoriales » (Diaz 2007) et qui font la part belle à une histoire des représentations centrée sur les imaginaires d'auteurs.

La synthèse fournie par Ruth Amossy (2010) offre à cet égard un panorama assez complet des problématiques ouvertes par l'étude de l'*ethos*, du discours politique au discours littéraire, en passant par le discours scientifique ou le discours journalistique. Depuis lors, la fortune de la notion n'a pas décliné¹⁷. C'est qu'en plus de constituer un important confluent méthodologique, elle rencontre au moins deux topiques de recherche dont l'actualité et la portée socio-politique sont évidentes : d'une part la question de la *responsabilité* et, plus globalement, celle d'une éthique des pratiques discursives, d'autre part la question des nouvelles formes d'auctorialité produites par l'écriture numérique.

Ce tournant éthique des théories du discours correspond assez étroitement à un tournant émotionnel, qui marque tant les sciences sociales¹⁸ que les sciences du langage. Ces dernières proposent en effet depuis peu des modèles d'analyse très fins et très complets qui permettent de rendre compte du fonctionnement discursif des affects. Symétriquement aux travaux sur l'*ethos*, le champ du *pathos* se trouve désormais bien cadastré dans ses mécanismes énonciatifs, ses composantes lexicales et morpho-syntaxiques, ses fonctions argumentatives, ses dynamiques interactionnelles, pour tout genre de discours et pour toute situation de communication. La synthèse la plus puissante et la plus intégrative offerte à ce jour est, à nos yeux, celle de Raphaël Micheli (2014), qui propose notamment de distinguer trois « modes de sémiotisation de l'émotion » : *dite*, *montrée*, *étayée*. Le modèle proposée, et sa mise en œuvre très convaincante sur des données empiriques — qui permet au passage d'éprouver la difficulté à définir des « observables » en analyse rhétorique —, nous semblent refléter assez fidèlement l'état des possibles théoriques dans le champ des études de discours. Il semble en effet que l'intersection désormais fermement établie, et extrêmement féconde, entre une linguistique du code, une linguistique du discours, une linguistique du texte et une approche argumentative des discours, pourrait s'étendre au-delà du champ ainsi délimité : l'un des grands mérites de l'ouvrage de Micheli est que, sans renoncer à la haute technicité de son modèle linguistique, il esquisse des voies de dialogue avec les sciences cognitives et les sciences sociales¹⁹. En assumant davantage ces ouvertures

¹⁶ Voir la désormais célèbre distinction entre « *ethos* dit » et « *ethos* montré », qu'on trouve déjà chez Dominique Maingueneau (1993).

¹⁷ Voir notamment ces deux dossiers récents, situés pourtant sur des portions assez différentes du spectre disciplinaire : Dhondt *et al.* (dir., 2013) et Grishpun (dir., 2014).

¹⁸ Ce n'est pas ici le lieu de détailler le volet sociologique de ce développement ; nous renvoyons notamment à Frédéric Lordon (2013).

¹⁹ On peut regretter cependant que ce dialogue ne s'étende pas à la sémiotique, pourtant très portée sur les phénomènes pathémiques. En effet, bien qu'il emploie le terme « sémiotisation », Micheli précise aussitôt : « "Sémiotiser" et "sémiotisation" fonctionnent (...) ici comme ce que l'on appelle en anglais des *umbrella terms*. Il ne s'agit pas, en les choisissant, de s'inscrire dans

disciplinaires, et en proposant par ailleurs des articulations plus nettes entre l'étude du *pathos* et les autres portions de l'édifice conceptuel de la parole efficace (la figuralité, les genres de discours, et bien sûr l'*ethos*), la perspective proposée par Micheli pourrait réellement servir de modèle à une refondation disciplinaire de la rhétorique.

Il faut bien employer le conditionnel, car, pour l'heure, si les divers chantiers que nous venons d'évoquer reconstituent peu ou prou la mosaïque des phénomènes embrassés par la tradition rhétorique, force est de constater que ladite mosaïque est encore largement éclatée et que le label *rhétorique* ne s'impose pas comme un principe unificateur pertinent²⁰.

Au-delà des considérations institutionnelles, susceptibles d'expliquer ce constat par la tendance croissante à la spécialisation, on peut également tenter de rapporter la diffraction actuelle des études rhétoriques aux quelques grands nœuds épistémologiques qui semblent hypothéquer, souvent de manière implicite, le projet disciplinaire.

5. Éclatement disciplinaire et nœuds épistémologiques

Le premier nœud concerne le rapport entre *variation* et *stabilisation*. Que ce soit en termes d'*écart* et de *norme*, de *connotation* et de *dénotation*, de *saillance* et de *fond*, de *distance* et d'*adhésion*, de *schématisation* et de *réalité*, la rhétorique (figurale mais aussi argumentative) tend à définir son objet de connaissance comme un *bougé* par rapport à des *attentes* sémiotiques prédéfinies ; autrement dit comme *ce qui vient après*, ce qui vient *racheter* une perturbation, et s'identifierait sur le fond d'une sémiologie stabilisée. Or, on peut tout aussi bien considérer que c'est à l'inverse cette stabilisation qui intervient ponctuellement (voire rarement) sur le fond d'une variation permanente et définitoire du fonctionnement du sens socialement efficace.

Le deuxième nœud concerne la *typologie des discours* (en particulier le statut du *littéraire*). Le privilège accordé à l'*écart* tient historiquement à ce que l'interrogation rhétorique s'est portée sur la spécificité du discours littéraire. Or les approches rhétoriques s'attachent aujourd'hui à un spectre plus large de discours, avec un intérêt particulier pour les discours publicitaire, scientifique et politique. Cet élargissement soulève deux questions : d'une part, celle des partages génériques institués entre ces types de discours, tels qu'ils sont enregistrés voire renforcés par l'analyse rhétorique ; d'autre part, celle de la place de la dimension discursive au sein d'une *chaîne de pratiques* propres à ces différents secteurs sociodiscursifs et porteuses de médiations spécifiques, à articuler avec les médiations discursives.

Le troisième nœud concerne les *entrées d'analyse* et les *observables*. La rhétorique est traditionnellement une discipline centrée sur le *producteur* du discours (c'est une *tekhnè*), sur son intention expressive, sur sa logique de raisonnement, sur les topiques dont il dispose ; mais son évolution l'a portée à adopter d'autres points de vue d'analyse et, partant, à considérer d'autres observables comme points de départ : d'une part des saillances formelles, des configurations textuelles, d'autre part des effets de réception, une efficace particulière sur un auditoire donné. Cette question des fondements empiriques de l'analyse rhétorique²¹ touche nécessairement aux ambitions généralisantes, ou au contraire particularisantes, de la discipline : que peut-elle modéliser ? quelles régularités peut-elle mettre en évidence ? quelles variables doit-elle prendre en considération ? quelle commensurabilité peut-elle construire entre les natures diverses de ces variables (linguistiques, culturelles, cognitives, logiques, etc.) ?

Enfin, ces questions touchent aussi plus largement à la *visée disciplinaire* elle-même, à la manière dont l'enjeu de connaissance rencontré par la rhétorique s'articule à d'autres enjeux, et au statut du chercheur face à ces enjeux. La rhétorique reste en effet hantée par son passé de science totale des Humanités et, bien qu'elle se soit fortement technicisée, poursuit des visées qui débordent largement le cadre d'une théorie du discours. La question se pose notamment de savoir si elle doit assumer le

le paradigme spécifique de la *sémiotique des passions*, notamment représenté par les travaux de Greimas et Fontanille (1990) ». (*Ibid.*, p. 18).

²⁰ Tout en abordant de front des problématiques qui relèvent directement de la rhétorique, Micheli lui-même ne revendique nullement cette appartenance disciplinaire — le terme *rhétorique* est d'ailleurs absent de l'index.

²¹ Voir le dossier consacré à cette question par Marianne Doury (dir., 2015).

rôle d'une critique (idéologique, épistémologique, éthique, anthropologique) des « bons » et des « mauvais » usages de la parole persuasive, qui peut tantôt s'afficher clairement comme une police de la *tekhne*²², tantôt se proposer comme cadre épistémologique pour les pratiques discursives de savoir (comme l'historiographie, par exemple : Ferry 2015), tantôt faire fond sur une éthique du sujet et de la collectivité (Ferry & Sans, dir., 2015), voire s'inscrire dans le cadre d'une anthropologie générale qui cherche à resituer l'activité de discours au centre d'une philosophie de l'Homme (Danblon 2013).

Ces nœuds épistémologiques semblent moins sensibles dans les usages, eux aussi plus ou moins explicites et assumés, qui sont faits de la rhétorique, ou de certains de ses outils, par d'autres champs disciplinaires. Ainsi l'actualité de la discipline est aussi à chercher dans ce qu'elle permet de féconder sous d'autres bannières.

6. Emprunts rhétoriques

Sans souci d'exhaustivité, on pourra ici signaler la fortune que rencontre en analyse du discours (médiatique, institutionnel, politique) la notion de *formule* (Krieg-Planque 2009), qui apparaît comme un renouvellement du champ d'étude des formes doxiques, en prise avec les configurations et les enjeux de l'espace public contemporain. Plus généralement, les sciences de l'information et de la communication apparaissent aujourd'hui comme le lieu d'une nouvelle rencontre possible entre des approches techniques des discours, des approches sociohistoriques de l'événementialité et de sa portée idéologique, et des approches communicationnelles de la construction médiatique de l'espace public²³.

De leur côté également, les sciences sociales redécouvrent l'intérêt de la rhétorique pour saisir le grain fin des dynamiques qui structurent les collectivités humaines. Nous avons déjà évoqué le plaidoyer singulier de l'économiste Frédéric Lordon « pour un structuralisme des passions » ; dans une approche plus empirique, on appréciera également l'ouverture pratiquée par le travail de Francis Chateauraynaud (2011)²⁴, qui rejoint, à partir du champ de la sociologie, plusieurs des voies déjà évoquées à propos des études argumentatives : l'intérêt pour les formes socioculturelles du désaccord, le refus d'une posture de surplomb au profit d'une approche compréhensive qui « prend au sérieux » les catégories des acteurs, le souci de comprendre les raisons du déploiement de la pratique argumentative dans un espace public donné et d'en saisir l'efficace et la temporalité propres, à la croisée des paramètres sociologiques et des paramètres linguistiques — en somme, dirions-nous, l'ambition de saisir des *cultures rhétoriques*.

C'est sur cette notion que s'achèvera notre tour d'horizon ; bien qu'elle ne soit pas vraiment formulée comme telle, elle nous paraît représenter un trait d'union possible entre les parcelles éclatées du champ rhétorique, ouvrir des perspectives de dialogue interdisciplinaire, en même temps qu'elle renoue avec certaines intuitions plus anciennes.

7. Cultures rhétoriques vs. nature sémiotique ?

Sans pouvoir leur donner ici tout le développement qu'elles mériteraient, on se contentera de pointer une série d'approches consistant grosso modo à identifier les régimes de discursivité en vigueur dans telle communauté culturelle, à qualifier les valeurs sociopolitiques qui leur sont attribuées et à saisir ainsi les formes multiples de leur déploiement, tant en production qu'en réception.

Dès les années 1960, pourtant en pleine fièvre structuraliste, le signifiant *rhétorique* apparaît pour articuler les dimensions langagières, voire plus largement sémiotiques, et les dimensions sociohistoriques des productions culturelles — et ce chez deux auteurs par ailleurs bien opposés sur le spectre des positions théoriques. Dans sa contribution à l'ouvrage de Pierre Bourdieu sur la photographie, Luc

²² Voir les approches de la pragma-dialectique autour des « *fallacies* » : van Eemeren & Grootendorst 1992. L'École d'Amsterdam a, depuis lors, évolué sur ces questions. Pour une mise à jour éclairante en français, voir van Eemeren & Houtlosser 2004.

²³ Plusieurs parutions récentes articulent précisément ces différentes approches ; pour un compte rendu panoramique et une discussion informée, voir Sini 2015.

²⁴ Voir le compte rendu très stimulant qu'en donne Marianne Doury (2012) et qui pointe bien la convergence de paradigmes que nous évoquons ici.

Boltanski (1965) plaide pour une « rhétorique de la figure » qui donne une place à la « connaissance opératoire » des normes de représentation telle qu'elle est incarnée par les pratiques des acteurs (en l'occurrence des photographes de presse). De son côté, Roland Barthes (1967) avait avancé la notion de « code rhétorique », qui ouvrait la sémiotique du texte littéraire à des perspectives sociohistoriques, consistant à « évaluer à la fois le devenir du langage littéraire et sa situation par rapport aux langages non littéraires » (*ibid.*, p. 33). Les codes rhétoriques ont un certain devenir endogène, dont le rythme peut être modifié par des interventions sociohistoriques ; ils présentent également un « degré de franchise » dont la signification varie selon « la société et l'histoire qui les produisent et les consomment » (*ibid.*, p. 35).

C'est cette perspective centrée sur la réception qu'épousera ensuite la rhétorique revendiquée par Michel Charles. Définie comme une « théorie de l'efficacité du discours » (Charles 1977, p. 10), elle réhabilite le rôle du destinataire dans l'interprétation du message (littéraire). Le lecteur est situé historiquement dans un état de culture qui met à sa disposition une gamme de possibles herméneutiques. Ceux-ci sont déterminés par les types de codages rhétoriques selon lesquels ont été produits les discours. À charge de l'analyse rhétorique d'historiciser ces codes et, partant, les lectures qu'ils permettent.

La rhétorique ici promue implique donc également une rénovation de l'histoire littéraire. Cette histoire rhétorique de la littérature paraît évidente à mener pour les époques comme l'âge classique, où l'enseignement de la rhétorique est explicitement systématisé et où la pratique de l'écriture (littéraire, mais pas uniquement) se conçoit presque exclusivement comme découlant de ce corps de savoirs transmis par l'Antiquité²⁵. L'unité de la rhétorique classique fait pièce à la division moderne du travail discursif, qui nous pousse parfois à distinguer rétrospectivement les discours de savoir des discours de création. En suivant les traces de Fernand Halyn (2004), un collectif entreprend ainsi de montrer la centralité d'une théorie de la métaphore dans la littérature d'idées, entre savoirs et arts, au début des temps modernes (Petey-Girard & Trotot, dir., 2016).

Cette histoire culturelle des formes rhétoriques, Christelle Reggiani (2008) s'est employée à l'appliquer également à des corpus littéraires « modernes », qui a priori échappaient justement au modèle de la culture oratoire classique. L'auteure choisit de considérer le discrédit social qui frappe la rhétorique à la fin du XIX^e siècle comme l'une des conditions de ses nouveaux usages littéraires (chez Balzac, Flaubert, Céline, Aragon, Perec, ou les minimalistes), qui continuent de puiser à la mémoire rémanente de cette discipline et à son efficace politique. Ces usages romanesques de la délibération, de l'oralité ou encore des « poétiques de l'adresse » sont orientés par ce que Reggiani appelle le « *devenir discours* de la littérature contemporaine » (*ibid.*, p. 8)²⁶.

Mais il y a davantage : la perspective rhétorique, entendue donc comme celle d'une histoire culturelle de l'efficace (sociopolitique, herméneutique) des formes sémiotiques, s'applique également au-delà de la pratique littéraire.

Ainsi, Émeline Seignobos (2011) envisage « la parole judiciaire » comme objet culturel, en étudiant à la fois des plaidoiries contemporaines et leurs avatars médiatiques, notamment dans les fictions télévisuelles : « C'est en assumant, en revendiquant la pluralité et l'hétérogénéité des supports de mise en circulation du discours judiciaire dans le social comme signifiantes et fertiles que son analyse a été donnée pour possible, peut-être même légitime » (*ibid.*, p. 171). Quant à Guillaume Soulez (2011), il défend la perspective d'une « lecture rhétorique » des productions audiovisuelles, qui mise sur le « potentiel délibératif » des images, au-delà du partage classique entre « fiction » et « documentaire ». Inscrite à la fois contre la pression mimétique de la lecture poétique et contre une *doxa* de la « manipulation » des spectateurs, cette lecture consiste notamment à prendre en compte « la situation du film et de son discours dans un ou plusieurs espace(s) public(s), c'est-à-dire précisément (...) la circulation délibérative du discours dans l'espace public » (*ibid.*, p. 221). L'auteur revisite tout l'arsenal théorique de la rhétorique aristotélicienne pour

²⁵ Voir notamment, dans cette perspective, le travail de Gilles Declercq sur Racine, qui dialogue avec les approches argumentatives et se pose la question du « *transfert* de la culture rhétorique dans les différents champs d'exercice de la culture oratoire » (Declercq 2004, p. 127).

²⁶ Sur le programme d'une « histoire rhétorique de la littérature », voir également Alain Vaillant (2010) ; l'auteur préfère cependant l'étiquette de « poétique historique ».

en faire une clé de lecture rafraîchissante des formes filmiques et de leur portée sociopolitique²⁷.

Pour boucler la boucle, il faut remarquer que ces extensions du domaine de la rhétorique trouvent en retour des échos dans les théories du discours verbal : Joëlle Gardes Tamine (2015) vient en effet de reprendre l'épais dossier des rapports entre la poétique et la rhétorique, la littérature et son dehors, la fiction et le réel, pour défendre la thèse qu'« il n'existe que des usages orientés et spécifiques de la parole » (*ibid.*, p. 10). Sur le fond de ces usages, l'auteure redéfinit un champ de ce qu'elle nomme, sur une suggestion de Jean Molino, le champ de la « Belle Parole », balisé par la double tradition de la typologie des genres d'une part et du rapport entre la fiction et le réel d'autre part. Deux chantiers immenses (genre et *mimèsis*), qui conduisent la rhétorique vers un horizon anthropologique teinté de problématologie :

L'homme, sujet et objet du questionnement, est ainsi impliqué dans l'usage du langage, et c'est en retour l'usage du langage qui lui permet cette implication, porteur qu'il est de virtualités orientées et d'ouvertures. Des usages quotidiens à la Belle Parole, du discours de la science à la littérature la plus hermétique, ce sont les mêmes mécanismes fondamentaux qui sont mis en branle, et ils sont fondamentalement rhétoriques, ou, pour le dire plus nettement encore, c'est le langage en son principe qui est rhétorique. (*Ibid.*, p. 268).

La thèse générale, à commencer par l'appellation même de « Belle Parole », sont certes discutables, mais il faut tout de même reconnaître le plan de problématisation désormais instauré explicitement par l'ouvrage : celui d'une « rhétorique généralisée », qui rend obsolète la partition entre « poétique » et « rhétorique ».

Ce plan nous ramène évidemment au Groupe μ , qui est sans doute le premier à avoir formulé dès 1970 le projet d'une généralisation de la rhétorique. Certes ce projet restait alors profondément marqué par le textocentrisme de la période structuraliste et par la quête du Graal de la littérarité ; il n'empêche que le programme de recherches ouvert inscrivait bien la poésie dans un continuum de pratiques qui devait conduire jusqu'aux opérations de connaissance elles-mêmes et qui trouve sans doute aujourd'hui dans les *Principia Semiotica* une forme d'achèvement. Nous avons déjà noté plus haut le paradoxe qu'il y avait à nos yeux à être passé du projet d'une *rhétorique* générale des productions culturelles à son aboutissement sous la forme de principes *sémiotiques* régissant l'ensemble du vivant. Ce n'est pas ici le lieu de faire le tri entre ce qu'on y a gagné et ce qu'on y a perdu ; qu'on nous laisse cependant noter, avec les auteurs, que « la proportion entre le monde naturel et le monde catasémiotique [c'est-à-dire celui qui se trouve affecté en retour par l'action sémiotique de l'homme] s'est inversée » (Groupe μ 2015, p. 437) et que dès lors le projet d'une naturalisation de la sémiogenèse trouve sa véritable pertinence dans son volet le plus culturalisé : celui qui concerne les liens entre l'individu sémiotique et son corps social. Dans cette perspective, sans doute est-il un peu réducteur de définir la rhétorique comme une forme de recatégorisation « instable » de l'expérience (par rapport à la stabilité des médiations « scientifiques ») (*ibid.*, p. 480) : n'est-ce pas toute la catasémiotose elle-même, suivant le postulat interactionniste qui la fonde, qui correspond finalement au champ de phénomènes couvert par la rhétorique, prise dans son extension maximale d'étude des dispositifs sémiotiques humains en tant qu'ils ont un effet sur le monde vécu ? Partant, c'est également la place accordée à la variation qui s'en trouve redéfinie. Contrairement (peut-être ?) à l'homme et à ses organes de perception, le monde n'est pas Un : il n'est vécu que sous la forme de sociétés éminemment variables, qui font dès lors de la variation le principe même — plutôt que la caractéristique seconde — de l'émergence et de la circulation du sens.

²⁷ On pourrait également situer ces approches des cultures rhétoriques dans la perspective ranciérienne d'une étude du « partage du sensible ». En situant son propos à l'intersection de l'histoire, de l'esthétique et de la politique, le philosophe déclare notamment : « L'apparition des masses sur la scène de l'histoire ou dans les "nouvelles" images, ce n'est pas d'abord le lien entre l'âge des masses et celui de la science et de la technique. C'est d'abord la logique esthétique d'un mode de visibilité qui, d'une part révoque les échelles de grandeur de la tradition représentative, d'autre part révoque le modèle oratoire de la parole au profit de la lecture des signes sur le corps des choses, des hommes et des sociétés. » (Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000, pp. 51-52). Autrement dit, les mutations sociohistoriques sont inséparablement des mutations des modèles rhétoriques d'émergence et de lisibilité du sens en société.

Quoi qu'il en soit, les bases sont assurément posées pour que la rhétorique redevienne le lieu d'un dialogue à nouveau possible entre une théorie du sens, une philosophie de l'homme, une politique du social, voire peut-être une science du vivant. Le panorama que nous avons ébauché, et qui — faut-il le répéter ? — est fortement conditionné par nos propres intérêts de recherche, a montré que ce dialogue pouvait bien sûr prendre de nombreuses formes et assumer des intensités variables, mais qu'il apparaissait comme l'horizon de problématisation des travaux assumant aujourd'hui (plus ou moins explicitement) une affiliation à la rhétorique.

Bibliographie

- AMOSSY, R. (2000), *L'Argumentation dans le discours*, Paris, Armand Colin.
- AMOSSY, R. (2010), *La Présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique ».
- AMOSSY, R. (2014), *Apologie de la polémique*, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique ».
- AMOSSY, R. – KOREN, R. (dir., 2002), *Après Perelman : quelles politiques pour les nouvelles rhétoriques ?*, Paris, L'Harmattan.
- AMOSSY, R. – KOREN, R. (dir., 2008), *Argumentation et analyse du discours* [en ligne], 1 : *L'Analyse du discours au prisme de l'argumentation*, URL : <https://aad.revues.org/171>.
- AMOSSY, R. – KOREN, R. (dir., 2009), *Argumentation et analyse du discours* [en ligne], 2 : *Rhétorique et argumentation*, URL : <https://aad.revues.org/206>.
- ANGENOT, M. (1982), *La Parole pamphlétaire*, Paris, Payot.
- ANGENOT, M. (2008), *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits.
- ANGENOT, M. – BERNIER, M.A. – CÔTÉ, M. (dir., 2016), *Renaissances de la rhétorique. Perelman aujourd'hui*, Montréal, Nota Bene.
- BARTHES, R. (1964), « Rhétorique de l'image », *Communications*, 4, 40-51.
- BARTHES, R. (1967), « L'analyse rhétorique », in *Littérature et société : problèmes de méthodologie en sociologie de la littérature*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de sociologie de l'Université de Bruxelles, 31-35.
- BERRA, A. (2015), « Pour une histoire des humanités numériques », *Critique*, 819-820, 613-626.
- BOLTANSKI, L. (1964), « La rhétorique de la figure. Image de presse et photographie », in P. Bourdieu (dir.), *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, Paris, Minuit, 173-198.
- BONHOMME, M. (2014), *Pragmatique des figures du discours*, 2^e éd., Paris, Honoré Champion.
- CALAS, F. et al. (dir., 2012), *Les Figures à l'épreuve du discours : dialogisme et polyphonie*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- CHARLES, M. (1977), *Rhétorique de la lecture*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
- CHARLES, M. (1995), *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».
- CHATEAURAYNAUD, Fr. (2011), *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*, Paris, Pétra.
- DANBLON, E. (2013), *L'Homme rhétorique. Culture, raison, action*, Paris, Cerf.
- DECLERCQ, G. (2004), « Schèmes argumentatifs et culture oratoire : l'exemple de Jean Racine », in M. Doury – S. Moirand (dir.), *L'Argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 125-157.
- DHONDT, R. et al. (dir., 2013), *CONTEXTES* [en ligne], 13 : *L'Ethos en question. Effets, contours et perspectives*, URL : <https://contextes.revues.org/5674>.
- DIAZ, J.L. (2007), *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Honoré Champion.
- DOURY, M. (2012), « Chateauraynaud, Francis. 2011. Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique (Paris : Editions Petra, coll. « Pragmatismes ») », *Argumentation et analyse du discours* [en ligne], 8, URL : <http://aad.revues.org/1245>.
- DOURY, M. (dir., 2015), *Argumentation et analyse du discours* [en ligne], 15 : *Approches empiriques de l'argumentation*, URL : <https://aad.revues.org/2004>.
- DOURY, M. – PLANTIN, Chr. (2015), « Une approche langagière et interactionnelle de l'argumentation », *Argumentation et analyse du discours* [en ligne], 15, URL : <https://aad.revues.org/2006>.
- FAUCONNIER, G. (1984), *Espaces mentaux : Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Paris, Minuit.
- FERRY, V. (2015), *Traité de rhétorique à usage des historiens*, Paris, Classiques Garnier, coll. « L'Univers rhétorique ».

- FERRY, V. – SANS, B. (2015), « Introduction : éduquer le regard rhétorique », *Exercices de rhétorique* [en ligne], 5, URL : <http://rhetorique.revues.org/402>.
- FERRY, V. – SANS, B. (dir., 2015), *Exercices de rhétorique* [en ligne], 5 : *Rhétorique et citoyenneté*, URL : <https://rhetorique.revues.org/399>.
- FIX, U. – GARDT, A. – KNAPE, J. (dir., 2008-2009), *Rhetorik und Stilistik. Ein internationale Handbuch historischer und systematischer Forschung*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, coll. « Handbücher zu Sprach- und Kommunikationswissenschaft », vols. 31-1 et 31-2.
- FROMILHAGUE, C. (2010), *Les Figures de style*, 2^e éd., Paris, Armand Colin, coll. « 128 ».
- FUMAROLI, M. (dir., 1999), *Histoire de la rhétorique dans l'Europe moderne*, Paris, PUF.
- GARDES TAMINE, J. (2011), *Pour une nouvelle théorie des figures*, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique ».
- GARDES TAMINE, J. (2015), *Poétique et Rhétorique. La littérature et sa Belle Parole*, Paris, Honoré Champion.
- GAUDIN-BORDES, L. – SALVAN, G. (dir., 2015), *Pratiques*, 165-166 : *Étudier les figures en contexte : quels enjeux ?*
- GINGRAS, Y. (dir., 2014), *Controverses. Accords et désaccords en sciences humaines et sociales*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture et société ».
- GOYET, Fr. (2000), *Le sublime du « lieu commun ». L'invention de la rhétorique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque littéraire de la Renaissance ».
- GRISHPUN, Y. (dir., 2014), *Langage et société*, 149, 2014/3 : *Ethos discursif*.
- GROUPE μ (1970), *Rhétorique générale*, Paris, Larousse.
- GROUPE μ (1992), *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*, Paris, Seuil.
- GROUPE μ (2015), *Principia Semiotica. Aux sources du sens*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles.
- HALLYN, F. (2004), *Les structures rhétoriques de la science. De Kepler à Maxwell*, Paris, Seuil.
- JACQUIN, J. (2014), *Débattre. L'argumentation et l'identité au cœur d'une pratique verbale*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. « Champs linguistiques ».
- KRIEG-PLANQUE, A. (2009), *La Notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- LAKOFF, G. – JOHNSON, M. (1980), *Metaphors we live by*, Chicago, Chicago UP ; trad. fr. : (1986), *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- LONGHI, J. – SARFATI, G. (2011), *Dictionnaire de pragmatique*, Paris, Armand Colin.
- LORDON, Fr. (2013), *La Société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Paris, Seuil, coll. « L'ordre philosophique ».
- LTTR13 (à paraître), « Les gestes discursifs du savoir », in A. Biglari – G. Salvan (dir.), *Figures en discours*, Louvain, Academia-L'Harmattan.
- MAGRI-MOURGUES, V. – RABATEL, A. (dir., 2015), *Semen*, 38 : *Pragmatique de la répétition*.
- MAINGUENEAU, D. (1993), *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.
- MICHEL, R. (2014), *Les Émotions dans les discours. Modèle d'analyse, perspectives empiriques*, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, coll. « Champs linguistiques ».
- PERREZ, J. – REUCHAMPS, M. (dir., 2015), *Metaphors and the Social World*, 5/2 : *Political Impact of Metaphors*.
- PETÉY-GIRARD, Br. – TROTOT, C. (dir, 2016), *Métaphore, savoirs et arts au début des temps modernes*, Paris, Classiques Garnier.
- PLANTIN, Chr. (2011), « Analogie et métaphore argumentative », *A contrario*, 16, 110-130.
- RABATEL, A. (2008), « Figures et points de vue en confrontation », *Langue française*, 2008/4, 160, 3-17.
- RABATEL, A. (dir., 2011), *Le Français moderne*, 2011/1 : *Figures de l'à-peu-près*.
- REGGIANI, Chr. (2008), *Éloquence du roman. Rhétorique, littérature et politique aux XIX^e et XX^e siècles*, Genève, Droz.
- ROSENFELD, S. (2011), *Common Sense: A Political History*, Cambridge, MA, Harvard UP ; trad. fr. : (2014), *Le sens commun. Histoire d'une idée politique*, trad. Christophe Jaquet, Presses universitaires de Rennes.
- ROSTECK, Th. (1999), *At the Intersection: Cultural Studies and Rhetorical Studies*, New York, Guilford.
- SAEMMER, A. (2015), *Rhétorique du texte numérique : figures de la lecture, anticipations de pratiques*, Villeurbanne, Presses de l'enssib.

- SALVAN, G. (dir., 2013), *Le Discours et la langue*, 4.2 : *Figures et contexte(s)*.
- SEIGNOBOS, É. (2011), *La Parole judiciaire. Mises en scène rhétoriques et représentations télévisuelles*, Bruxelles, De Boeck – INA éditions.
- SINI, L. (2015), « Événements, discours, médias : réflexions autour de quelques travaux récents », *Argumentation et analyse du discours* [en ligne], 14, URL : <https://aad.revues.org/1912>.
- SOULEZ, G. (2011), *Quand le film nous parle. Rhétorique, cinéma, télévision*, Paris, PUF, coll. « Lignes d'art ».
- STROH, W. (2010), *La puissance du discours. Une petite histoire de la rhétorique dans la Grèce et la Rome antiques*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Le miroir des humanistes ».
- VAILLANT, A. (2010), *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « U ».
- VALLESPIR, M. – WATINE, M.-A. (2013), « Introduction : le *logos* est-il violent ? Archéologie de la notion de violence du *logos* », in L. Kurts-Wöste – M. Vallespir – M.-A. Watine (dir.), *La Violence du logos. Entre sciences du texte, philosophie et littérature*, Paris, Classiques Garnier, coll. « L'Univers rhétorique », 23-43.
- VAN EEMEREN, Fr. – GROOTENDORST, R. (1992), *Argumentation, Communication, and Fallacies: A Pragma-Dialectical Perspective*, Hillsdale, NJ, Lawrence Erlbaum.
- VAN EEMEREN, Fr. – HOUTLOSSER, P. (2004), « Une vue synoptique de l'approche pragma-dialectique », in M. Doury – S. Moirand (dir.), *L'Argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 45-75.